Lolvé TILLMANNS

La Fanatique

Cousu Mouche, 2024

Foto: Jay Louvion

ch Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Haus der Kantone
Speichergasse 6, Postfach
CH-3001 Bern

+41 31 320 16 16
info@chstiftung.ch
www.chstiftung.ch
www.twitter.com/fondationch

Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Fondation pour la collaboration confédérale
Fondazione per la collaborazione confederale
Fundaziun per la collavuraziun federala

Lolvé TILLMANNS

La Fanatique

Roman, 340 Seiten / pages / pagine
Cousu Mouche, 2024
CHF 20.00
ISBN 978-2-940576-74-6
www.cousumouche.com

Inhaltsübersicht / Bref résumé / Breve riassunto

Lolvé Tillmanns plonge sa lectrice dans la tête de Magdalena Goebbels, femme du ministre de la propagande d'Hitler. Écrite à la première personne, l'autobiographie fictionnelle de M., qui n'est formellement nommée que sur la quatrième de couverture, retrace sa vie de sa naissance en 1901 jusqu'à son suicide — qui succède au meurtre de ses propres enfants — lors de la chute du régime nazi, en 1945. La première personne permet de percevoir la banalité du mal et de mettre en lumière les contradictions d'une personnalité dont l'ambition dévorante et le fanatisme absolu font barrage à toute empathie. Le récit se fonde sur des recherches de l'autrice, dont les sources sont documentées à la fin de l'ouvrage.

Foto: Jay Louvion

Begründung des Vorschlags / Motivation de la proposition / Motivazione della proposta

Le roman de Lolvé Tillmanns s'inscrit dans une tendance de la littérature francophone de ces dernières années, dans laquelle des écrivains et écrivaines contemporaines s'emparent de l'histoire du nazisme de manière fictionnelle, en employant la première personne pour illustrer le point de vue des bourreaux.
Tillmanns en a d'ailleurs conscience puisqu'elle met Les Bienveillantes de Jonathan Littel en épigraphe de son texte, dont la parution en 2006 avait suscité de vifs débats, en France comme en Allemagne.
L'originalité du récit de Tillmanns réside dans son choix de mettre en scène une femme, complice et actrice d'un régime profondément misogyne. Si le choix de la narration à la première personne interroge légitimement, il me semble que ce roman, profondément politique, pourrait intéresser le public germanophone.
« Lolvé Tillmanns explore les mécanismes du fanatisme aveugle dans un récit d'autant plus efficace qu'il interdit toute introspection. Son style télégraphique lui imprime au contraire une impression de vitesse et de superficialité : il ne faut pas s'arrêter, surtout ne pas penser. » Anne Pitteloud, Le Courrier, 19 septembre 2024.

Biografie / Biographie / Biografia

Lolvé Tillmanns, née à Morges en 1982, est l'autrice de textes courts, de nouvelles et de romans. La Fanatique est son sixième roman.

éditions cousu mouche

Magdalena Goebbels a soutenu Hitler jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la chute au fond de son bunker berlinois. Cette grande bourgeoise, cette beauté polyglotte s'est donnée, corps et âme, à un régime ultraviolent qui considérait les femmes comme des ventres de qualité variable.

Qui était cette femme considérée comme le symbole de l'extrémisme et de l'aveuglement ? Lolvé Tillmanns va fouiller l'enfance, l'adolescence, les années qui l'ont modelée, la passion inconditionnelle qu'elle mettait dans ses attachements, qui l'ont figée dans un destin qu'elle aurait, peut-être, pu infléchir.

Lolvé Tillmanns jette une lumière crue sur l'effroyable banalité du mal, et sur son ambiguïté. Et, à chaque ligne, résonne une question lancinante, effrayante, irrésolue : pourquoi ?

Lolvé Tillmanns est née à Morges en 1982. La Fanatique est son sixième roman.

9 782940 576746

La Fanatique — Lolvé Tillmanns — éditions cousu mouche

Lolvé Tillmanns

La Fanatique

éditions cousu mouche

« Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça s'est passé. »
Les Bienveillantes, *Jonathan Littell*

La Fanatique

ROMAN

Lolvé Tillmanns

Première partie

1901-1930

La première solitude

1901-1914

Ma mère ne crie pas, elle souffle. Elle mord sa bouche, l'air siffle entre ses dents. Elle est seule, maman. Seule à Bülowstrasse, dans une chambrette qu'elle a louée pour m'extraire de son corps. Elle a refusé tout net de faire « ça » dans la maison des Ritschel. Mon père, Herr Ritschel, lui promettait le médecin le plus cher – et le plus discret – de la ville, mais Fräulein Behrend a refusé d'accoucher dans le quartier des domestiques. La jeune et jolie Auguste exige d'être épousée par le maitre. Elle me met au monde sans une larme, sans un cri, sans une main pour la soutenir. Elle y arrivera, elle deviendra Frau Ritschel. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui je nais dans une chambrette anonyme. Je sens le monde rétrécir. Je glisse, j'ai froid, j'ai peur, je pousse un grand cri. Maman me tient, me frotte, me hume, me fixe. Je sens son odeur poivrée, son corps, sans encore parvenir à comprendre que ce n'est pas moi, mais elle. Maman et moi. Je suis née, je suis un individu. Elle m'appelle M.

Son étreinte s'amollit, je geins. Elle me serre plus fort, mais d'un seul bras, de l'autre elle agite une clochette. Mes oreilles explosent. Un léger grattement contre le bois de la porte et une grosse femme entre. Elle sent l'ail, la rue et le sang. Le cordon, le placenta, le sein qu'il s'agit de masser. Elle fait ce qu'il faut, sans rien dire. Fräulein Behrend a laissé une pièce sur la table – ses gages de la semaine – pour l'accoucheuse. Une pièce, le minimum, pas ce qui donne droit

à une assistance durant tout l'accouchement, non, seulement l'après, éviter les hémorragies, les infections, la mort. Maman vivra, et je ne le sais pas encore, mais moi aussi, je vais vivre.

Maman porte un tailleur, rien d'extravagant, rien de remarquable. Pas de famille, il n'y a que deux ingénieurs, les deux collègues et témoins de papa, et la vieille Frau Ritschel avec son visage tout pincé. On la déteste, cette belle-mère méprisante et cruelle, mais c'est grâce à elle que maman retrouve le chemin de la dignité et devient la jeune Frau Ritschel. C'est qu'elle a de l'honneur, la vieille peau, et maman une belle bouche pleine de menaces à leur précieuse réputation. Papa signe et répond lorsqu'on lui parle, mais il s'est absenté en lui-même. Il adore son joli corps, son visage ciselé, ses lèvres gourmandes et toutes ces choses qu'elle lui fait, mais elle, Auguste Behrend, il ne la connait pas. Papa n'aime pas maman. Et maman n'aime pas papa. Ce mariage – comme tous les mariages – n'a rien à voir avec l'amour.

Et moi, m'aime-t-il, mon papa ? Je suis jolie dans ma petite tenue de dentelle. On me caresse les cheveux, on gazouille dans mon oreille, on me tripote les joues. Une adorable enfant blonde, aux grands yeux bleus. Une très belle enfant que son père refuse de reconnaitre. Maman s'appellera Ritschel, mais pas moi.

Papa ne me regarde jamais. Il me chasse, me pousse toujours vers maman ou la nourrice.

Il s'en va si je pleure. Je ne pleure plus. Maman m'ausculte, me tripote, fait venir le médecin. Elle s'inquiète. J'aime qu'elle s'inquiète, je ne sais pas pourquoi.

Papa ne veut pas jouer avec moi. Pourtant, je parle à présent, je ne suis plus un bébé.

Ils crient. Ils crient toujours très fort. Maman et papa ne s'entendent pas. Personne ne veut me l'expliquer, mais je sais ce qu'ils font. Ils divorcent. J'ai quatre ans.

Maman travaille, sort et m'apprend à m'habiller, me tenir. Elle me dit de toujours être gracieuse, agréable avec les hommes. Je ne comprends pas bien, je ne l'ai vue que très dure avec papa et puis elle répond souvent méchamment au facteur et au garçon qui livre le lait. J'aimerais qu'elle me caresse et me raconte des histoires comme elle le fait lorsque je suis malade. Maman dit que je suis douée et que c'est une très bonne chose d'être jolie *et* intelligente. Elle m'apprend à lire et exige que j'avance d'une page par jour dans l'ouvrage illustré qu'un monsieur en cravate lui a offert, je ne saisis pas toujours ce qui est écrit. Maman dit que ça ne fait rien, que ça viendra. Des fois, elle m'appelle Grenouille. Je crois que j'aime beaucoup maman.

Elle me passe une grande pancarte autour du cou. Il y a mon nom et notre adresse dessus. Elle me donne un panier en osier avec des fruits, de la bouillie et une bouteille de lait. Je ne comprends pas. Elle me dit que je vais d'abord à Cologne où on viendra me chercher pour ensuite m'emmener en Belgique, rendre visite à mon papa. Elle me dit que c'est une excellente chose pour mon éducation, mon avenir. Elle me dit qu'il a de l'argent et des relations et qu'elle, elle n'a rien. Pour l'instant. Elle ajoute pour l'instant. Maman me fait monter dans le train, me désigne au contrôleur à qui elle touche le bras, m'assied, lisse ma robe, remet en place mon

chapeau et m'embrasse sur les deux joues avant de ressortir. Je regarde sa main qui s'agite, qui passe sur ses lèvres pour m'envoyer un baiser, à travers la vitre du compartiment. Le train s'ébranle, sa main reste sur le quai. Je suis seule, le wagon est vide. Je suis toute seule. Je passe mes doigts sur la bouteille de lait, je la serre, la laisse sur le siège à ma droite. Il faut que j'ouvre la fenêtre. C'est difficile, je me pince la main. Je lèche la peau qui devient violette. Une transpiration tiède me recouvre, je suis malhabile, je glisse, mais je veux ouvrir la fenêtre alors je continue. Enfin, le vent m'ébouriffe, mon chapeau tombe sur le sol. Je me saisis de la bouteille de lait, la jette par la fenêtre. Je l'entends se casser, vois le verre exploser et le liquide blanc couler alors que le train file. J'ai cinq ans et je ne pleure pas.

Je ne reconnais pas bien mon papa, je le regarde beaucoup. Lui, il m'a juste pris le menton et a fait tourner un peu ma tête. C'est tout. Il sait que je suis M, pas besoin d'insister. Je mange bien chez lui, j'avais faim et puis je dors bien, j'avais sommeil aussi. Il y a une dame qui s'occupe de moi et puis un monsieur qui sert les repas et un autre qui ouvre la porte. Le matin, je mange du fromage avec du pain blanc et on me verse un café au lait, mais je ne le bois pas, il n'est pas sucré. À la maison, maman me donne juste du lait, parfois avec un peu de sucre. Elle me manque, maman. J'aimerais demander quand je vais la revoir, mais je suis trop timide avec tous ces gens que je ne connais pas. Papa ne parle pas non plus. Le monsieur qui ouvre les portes dit que notre train nous attend. Nous devons repartir. Je n'ose pas demander où nous allons. Il fait très chaud dans le train, je pose la tête sur les genoux de

papa et je m'endors. Il me relève lorsque nous arrivons. Une carriole nous attend, les deux chevaux semblent très fatigués, j'aimerais les caresser. Papa dit qu'il préfère les voitures, que bientôt il en achètera une et qu'il m'emmènera partout en Belgique et même en Allemagne. Je ne sais pas si c'est vrai, j'espère beaucoup que c'est vrai. C'est au pensionnat de Thild que nous allons. C'est très grand, très gris. Papa me dit de suivre une femme qui porte une croix autour du cou. Elle tapote ma tête et me dit qu'elle est la Mère supérieure. Papa remonte dans la carriole, il ne se retourne pas. Il est raide. La mère supérieure m'enserre le poignet, sinon j'aurais couru vers les deux chevaux fatigués.

J'ai un lit, une chaise et une armoire. Il n'y a pas de murs, il faut fermer les rideaux pour ne plus voir les yeux des autres filles. Je ne les aime pas, ces autres. Elles se moquent de mon accent et me traitent de fayotte parce que je me souviens parfaitement des prières alors qu'elles se trompent constamment. Je m'en fiche, je n'ai pas besoin d'elles pour jouer du piano, il suffit que la Mère supérieure me montre une fois et je peux le refaire après. Toute seule. Elle me dit que j'ai du talent, que je comprends tout vite, qu'un jour elle m'emmènera voir un concert à Gand et une exposition de peintures à Bruges. Elle est gentille, la Mère supérieure, mais elle n'est pas très jolie. Maman est jolie. J'aimerais la voir, ma maman. Elle ne vient jamais et il n'y a que ces autres filles stupides qui reçoivent des paquets et des lettres. Pour moi, il n'y a jamais rien.

Maman est venue ! Elle n'était pas du tout contente du pensionnat, elle a sifflé contre papa qui lui avait caché où

j'étais pendant tout ce temps. Elle a dit que ce n'était pas digne de sa fille, ces rideaux, le manque de chauffage et la prière l'estomac vide. Désormais, elle enverra du chocolat et il faudra m'en donner un carré chaque matin. Un Herr Friedländer l'accompagnait, maman a dit qu'ils allaient se marier, que tout irait mieux pour nous et qu'elle reviendrait me voir au plus tard le 11 novembre, pour mes sept ans. Je suis heureuse.

Herr Friedländer a acheté une très jolie maison avec une chambre juste pour moi ! J'adore mon lit, je n'ai jamais froid dedans. Et j'ai des murs sur lesquels il y a des petites fleurs bleues et roses. Lors de ma dernière visite, il m'a offert une poupée. Il est gentil, le nouveau mari de maman, il parle français et allemand. Il a dit qu'il était mon papa maintenant et que je pourrais porter son nom si je le voulais. Je ne sais pas si je le veux. Mon premier papa était tout différent, enfin je crois, parce que je ne me souviens plus bien.

Ce matin, maman et mon papa Friedländer sont venus me chercher au pensionnat. Je ne dois ni manger ni boire jusqu'au coucher du soleil, mais j'ai quand même mangé le petit carré de chocolat de maman. Aujourd'hui, c'est quelque chose qui s'appelle Yom Kippour. Papa Friedländer me dit que je dois penser à toutes les choses pas très bien que j'ai faites et demander pardon. C'est un peu comme avec le prêtre, sauf qu'on va à la synagogue et pas au confessionnal de l'église. Papa Friedländer, il a d'autres fêtes parce qu'il est juif. Maintenant, je fais les deux, les choses catholiques de mon premier papa et les choses juives de mon papa Friedländer, maman dit que c'est comme ça dans les familles mixtes. Je

ne sais pas pourquoi on ne fait pas les choses protestantes de maman. J'aime bien Yom Kippour. Après la synagogue, on a chanté, dansé et mangé beaucoup de plats délicieux. Mon nouveau papa, je l'aime bien et maman a dit qu'on fêterait Noël tous ensemble, alors je suis heureuse.

Maman et papa Friedländer ont décoré le sapin pendant que j'étais au pensionnat, c'est si joli, toutes ces bougies ! Ils ont réutilisé les guirlandes que j'avais cousues l'année dernière, j'ai un peu honte de mes points, je ferais bien mieux aujourd'hui. Tout le monde dit que j'apprends très vite, je crois que c'est vrai. J'ai brodé un mouchoir pour mes parents comme toutes les années, mais en plus je leur ai tricoté une écharpe et des chaussettes. Papa Friedländer les a mises tout de suite, maman l'a grondé parce qu'il allait transpirer, mais il ne les a pas enlevées. Je me suis endormie sur ses genoux avant la messe de minuit. Après, il m'a offert une gourmette en or avec écrit M dessus. C'est la plus belle chose que j'ai vue de toute ma vie. Et elle est à moi.

J'ai onze ans. C'est enfin l'âge pour ma première communion. Une couturière a apporté des tissus à la maison pour que je choisisse et après elle a fait une très belle robe qu'aujourd'hui, je presse contre mon corps. Maman me fait signe d'aller la passer. Je reste toute seule un petit moment, je crois que je suis magnifique, peut-être même qu'on dirait une princesse ! J'aime être très jolie et qu'on me regarde avec des yeux grands ouverts. Dans la cathédrale, on m'admire, j'entends que je suis adorable, une vraie petite fiancée. Maman avait raison, c'est important d'être jolie, les gens nous aiment davantage et moi, j'aime qu'on m'aime beaucoup, avec les yeux grands ouverts.

J'ai changé de pensionnat, je suis juste à côté de maman et de papa Friedländer. Je peux leur rendre visite chaque après-midi. Dans cette nouvelle école, on m'a demandé de réciter devant tout le monde, il y avait même le cardinal, le maire et les parents des autres filles. Toute la salle me regardait et m'écoutait. Je ne me suis pas trompée une seule fois, on m'a applaudie. C'était merveilleux ! Même ces filles qui ne me parlent jamais ont dû me féliciter parce qu'elles savent qu'elles n'auraient pas pu faire aussi bien. Je m'en fiche d'elles, je suis bien mieux toute seule à lire mes livres. Il y a beaucoup de réponses dans les livres alors que les idiotes de ma classe, elles ne comprennent rien à rien. Maman me gronde parfois parce que je lis trop toute seule, mais que voudrait-elle que je fasse d'autre ?

J'ai demandé à papa Friedländer. Je lui ai demandé son nom. Je veux le porter, c'est lui mon papa et puis de toute manière, c'est déjà comme ça que tout le monde m'appelle, Fräulein Friedländer. Ses yeux brillaient très fort lorsqu'il a dit qu'il irait officialiser ma décision le lendemain matin. Le soir, au moment du coucher, il m'a chuchoté que je lui avais offert le plus beau cadeau du monde.

Il se passe beaucoup de choses étranges. Mon corps devient différent, j'ai même saigné d'un endroit très particulier. Et puis, le prêtre m'a demandé s'il m'était déjà arrivé d'avoir des pensées impures. Je lui ai parlé du gâteau d'anniversaire d'Ingrid que j'avais eu envie de lui écraser sur la tête – à cette garce qui croit toujours tout mieux savoir que tout le monde – mais il a fait un petit geste de la main, comme si je l'agaçais. Lorsque je serai seule chez mes parents, je fermerai

la porte de ma chambre et j'enlèverai ma chemise de nuit. Je sais que c'est interdit de se regarder, qu'une jeune fille doit même se laver avec cette chemise, mais c'est plus fort que moi, je veux me voir.

C'est écrit partout dans les journaux, l'archiduc François-Ferdinand est mort à Sarajevo. Il fait très chaud cette après-midi et cet homme et sa femme ont été assassinés là-bas, à Sarajevo. Papa Friedländer est très inquiet, je dois sautiller pour le rattraper, il veut rentrer, très vite. Il me dit de faire attention, de ne provoquer personne, de ne pas parler de politique, de ne surtout jamais dire que je suis allemande. J'avais un peu oublié que j'étais allemande, c'est ici, à Bruxelles, que je me sens à la maison. Maman a hoché la tête, c'est l'Allemagne notre maison et il faut se préparer à repartir à Berlin. Je ne veux pas.

J'ai enlevé ma chemise de nuit, juste un instant. Je n'aurais surement pas dû, pourtant je ne regrette rien et je le referai. Oui, dès que je le pourrai, je le referai.

Des filles m'ont traitée de sale Allemande ce matin et l'une d'elles m'a même dit que son père brulerait notre maison si nous ne partions pas. Je les hais ces petites prétentieuses ridicules ! Je les hais tous ces Belges qui nous insultent et ont cassé la vitrine du magasin de musique Müller. Qu'est-ce qu'ils croient ? Qu'ils peuvent nous chasser comme ça, comme si nous étions de vulgaires nuisibles ? Je suis chez moi ici ! J'enrage. Maman m'interdit de hausser la voix, je déteste ses yeux qui regardent partout, ses mains qui tremblent, ses petits cris de souris terrorisée.

Maman m'a surprise sans ma chemise de nuit. Elle m'a

giflée très fort, puis elle a donné un coup sec sur chacun de mes doigts avec une réglette en fer. Le sang reste sous ma peau, je le sens gonfler, cogner dans mes chairs. Jamais plus je ne dois passer les mains sur mon corps, c'est très mal, vraiment très mal. J'aurais voulu lui demander si toutes les choses intéressantes sont de mauvaises choses, mais elle a claqué la porte sans un mot.

L'associé de papa Friedländer est entré sans frapper. Il a dit la guerre. Il a dit que les Belges faisaient du mal aux Allemands, partout. Il a dit qu'il y avait des pierres, des bâtons, des incendies. Il y a eu un silence et puis papa Friedländer a ordonné à maman de nous faire une petite valise. Je ne veux pas partir, je ne suis pas une criminelle qu'on peut chasser d'un coup de pied comme une chienne galeuse ! Papa me prend le bras et m'interdit de parler comme ça. Il dit que ce n'est pas un temps pour la colère, qu'il faut garder la tête froide, trouver comment s'en sortir. Je hurle qu'il me fait honte, qu'on ne doit pas se laisser humilier, que nous valons mieux qu'eux, ces traitres de Belges ! Je dois me calmer. Je ne me calme pas, j'ai dépassé la colère. Papa me frappe au visage. Mes lèvres brulent, ses yeux pleurent. Il me supplie de me taire, de faire ce qu'il dit. Je me mords la langue.

Pas de place, nulle part. Il faut s'entasser au consulat, puis c'est sur le quai qu'il faut attendre, humiliés. Un soldat belge nous apporte du café, je voudrais le lui jeter au visage. Au lieu de cela, je lui demande pourquoi lui et ses camarades sont soudainement si gentils alors que voilà un mois qu'on nous traite comme des moins que rien. Il m'appelle Mademoiselle

et m'explique que c'est parce qu'ils partent à la guerre. À quoi bon être encore mauvais lorsque la mort vous regarde dans les yeux ?

À la frontière néerlandaise, on nous fait monter dans des wagons à bestiaux. Je n'ai jamais eu aussi honte, la fureur me brule l'estomac.

Il nous faut six jours pour enfin atteindre Berlin.

Christine (adepte) : *Not that I'm afraid to die.*
Jim Jones : *I don't think you are.*
Christine : *By no means.*
Jim Jones : *I don't think you are.*
Christine : *But I look at all the babies and I think they deserve to live.*
Jim Jones : *I agree.*
Christine : *You know…*
Jim Jones : *But also they deserve … what's more they deserve peace.*
…
On entend des pleurs de bébés
Jim Jones : *Mother, mother, mother, mother, mother, please, mother, please, please, please, don't, don't do this, don't do this… lay down your life with your child, but don't do this…*
Femme non identifiée : *Doing all of this for you !*
Jim Jones : *Free at last.*
La foule : *Applaudissements.*
Jim Jones : *Please, keep your emotions down, keep your emotions down … children, it will not hurt if you will be, if you'll be quiet, if you'll be quiet.*
On entend des cris d'enfants
…

Retranscription d'un extrait de l'enregistrement « Death Tape », lors du suicide « révolutionnaire » de 918 personnes dont 270 enfants le 18 novembre 1978 au Temple du peuple, Jonestown, Guyana

La première passion

1914-1918

Les soldats s'en vont et nous arrivons. Les gares grouillent, toutes. Et nous passons toujours après eux, ces garçons qui partent au front. Je suis si sale, si fatiguée, je ne comprends pas comment certains peuvent encore me regarder. Nous sommes perdus, nous sommes des insectes sans but.

Enfin, on nous rassemble, nous allons quelque part. Je lis Hohenzollernstrasse sur une plaque. Une très belle villa, mais il faut la partager, s'entasser les uns sur les autres, comme des rats. Nous n'avons rien à manger. Le lendemain, des femmes nous emmènent, maman et moi, à Lützowplatz. La Croix-Rouge distribue des repas chauds. Il faut attendre, attendre, la misère partout autour. J'ai honte, je hais cette vie qui me condamne à n'être qu'un ver rampant pour sa survie.

À la villa, il y a une vieille femme russe, madame Kowalski. Maman n'aime pas que je m'approche d'elle, on dit qu'elle est folle. C'est probablement vrai, mais je m'ennuie tellement et la vieille Russe parle français, pas comme tous ces Berlinois et leur charabia incompréhensible. Madame Kowalski possède de curieux dons, elle lit l'avenir. Elle m'a tiré les cartes ce matin, elle n'y a pas cru elle-même tant mon destin était brillant, elle a dû lire dans ma main pour confirmer ses visions. Je suis exceptionnelle, une reine en devenir. Je suis terrible aussi. C'est ce que la folle a dit. J'espère bien que c'est vrai. Je sais que c'est vrai. Reine, un jour, reine !

Maman m'a inscrite au lycée de la Keithstrasse. Ils sont

complètement nuls là-bas, je suis en avance sur tout. Ils se moquent de mon allemand, mais ce sont eux qui utilisent ces expressions bizarres et qui mâchent les mots avec cet accent dégoutant ! Il y a quelques filles gentilles, mais elles sont trop bêtes. Je n'ai pas d'amies. Je n'ai jamais eu d'amies.

J'ai rencontré une fille formidable ! Lisa, Lisa Arlosoroff. Elle est fantastique ! Sa famille vient de Russie et ils sont juifs comme papa Friedländer. Le berlinois, ce n'est pas son truc non plus, elle ne se moque pas de mon accent, au contraire, c'est grâce à lui qu'elle est venue vers moi. Elle a dit que deux petites femmes perdues à Berlin devaient se serrer les coudes. J'ai enfin une amie, Lisa, ma chère Lisa… Nous partageons chaque chose, même les plus minuscules. Ma vie est toute différente, c'est merveilleux !

Papa Friedländer a perdu beaucoup de cheveux. Son argent est resté à Bruxelles et nous devons vivre comme des pouilleux, entassés dans le centre d'hébergement. Maman le dispute beaucoup. Il cherche du travail tous les jours.

Maman nous a trouvé un appartement, il est tout près de celui de Lisa ! Papa travaille à l'hôtel Eden. La vie reprend un cours décent.

Lisa et moi, on se raccompagne. Aucune de nous ne veut laisser l'autre rentrer seule. On parle. Le temps file avec elle, il y a toujours un nouveau sujet à aborder, un point à débattre. Le ton monte sur les qualités de Dostoïevski lorsque le facteur nous demande si nous connaissons l'adresse des Silberstein. Oui, juste à droite. Nous repensons à Hans, le fils qui vient de s'engager. Il avait invité Lisa à prendre un chocolat, elle l'avait jugé trop vieux pour elle. Nous entendons hurler, juste

à droite. Nous courons, le cœur qui tape. Mme Silberstein tient une lettre dans la main et crie comme un animal. Hans est mort. La guerre l'a pris.

Maman n'aime pas l'emploi de papa Friedländer à l'hôtel Eden, elle le critique sur tout, tout le temps. Il devrait mieux réussir, recommencer ses affaires ici à Berlin, mais je la trouve un peu injuste. Grâce aux réserves de l'hôtel, nous avons parfois du beurre, du café et même de la viande. Les tickets ne suffiraient pas et le pain du rationnement est immangeable. Papa Friedländer nous fait vivre plutôt bien, le temps de la honte s'est terminé grâce à lui. Lorsqu'il nous reste quelques denrées, maman me laisse les donner aux Arlosoroff. C'est normal de tout partager avec sa meilleure amie, je sais qu'elle ferait pareil pour moi.

Quinze ans. J'ai quinze ans aujourd'hui. Il fait froid, papa Friedländer est malade, mais il m'a apporté un gâteau de l'hôtel que je pourrai partager avec ma chère Lisa. Et puis maman a trouvé des rubans pour mes cheveux, ils sont du même bleu que mes yeux. Elle me coiffe, me dit que je suis vraiment très jolie. C'est vrai.

Ce n'est pas Lisa qui a ouvert la porte aujourd'hui, c'est lui. Victor, son grand frère. Il a fallu que je me présente, j'ai changé depuis la dernière fois qu'il m'a vue. Il s'est souvenu, M, la chère amie de Lisa. Son léger accent, son élégance et son regard. Lui, il n'a changé en rien, pourtant tout est différent. Il a pris ma main, la serre légèrement et l'effleure de ses lèvres. J'ai senti une petite chose au milieu de mon corps. Nous nous regardons et je regrette mes nattes que j'aimais pourtant beaucoup ce matin. Il me fait entrer, j'entends le

piano, les rires. Cette maison a toujours été merveilleuse, mais j'ai l'impression de la découvrir pour la toute première fois. Chacun me salue, mes joues s'échauffent, mes pieds s'allègent. Les doigts de Victor exercent une pression délicate contre mon dos, il me fait asseoir à côté de lui, au centre du cercle. Je me sens reine. J'écoute, écoute, écoute. Il parle si bien, il est si fascinant, si passionné ! On chante, on rit, ai-je déjà été aussi heureuse ? Au moment de repartir, il me fait encore un cadeau. Il pose sa main sur le bras de Lisa et décide de me raccompagner lui-même. Il dit qu'il souhaite me revoir. Cette fois, j'en suis sure, je n'ai jamais été aussi heureuse ! Maman me demande comment était l'après-midi chez les Arlosoroff, je ne peux rien dire, me couche sans manger. Je ne dors pas.

Maman a claqué la porte, papa Friedländer pleurait.

Victor est l'homme le plus merveilleux au monde. Il sait tant de choses et il en parle si bien ! Je pourrais passer des heures à l'écouter parler du pacifisme, de l'effondrement du capitalisme bourgeois et de son sujet favori, l'avenir du peuple juif, le sionisme. Lorsqu'il entre dans une pièce, tout le monde est attentif, il est tellement plus important que les autres que chacun pressent qu'il faut se soumettre à sa personnalité supérieure. Je l'admire tant, c'est si beau de le voir mener des réunions, discuter littérature, déclamer de la poésie. Je sens, je sais qu'il sera bientôt un très grand homme, un très grand dirigeant, un très grand Chef. Et moi, je pourrais être juste à une main de lui, dans sa lumière. Sa reine.

Victor a effleuré ma bouche avec la sienne.

Berlin, l'Allemagne, tout va mal. La guerre s'éternise, des

gens trainent dans les rues, des grèves secouent le pays, le gouvernement est aux abois. Je sais que c'est pure folie, mais je n'ai pas peur. Victor. J'aime plus que tout débattre de la situation avec lui. Il réclame souvent ces tête-à-tête, il aime ma compagnie, mon esprit, je lui suis utile, peut-être même nécessaire. Je veux l'aider en tout. Je récolte de l'argent pour les réfugiés juifs de l'Est, je relis ses travaux pour l'Université, je m'assure que les chaises sont bien en place lorsqu'il s'apprête à parler à l'un de nos groupes de débat.

Victor a posé sa main sur ma taille, puis il a serré.

Les réfugiés juifs s'entassent tous à Alexanderplatz. On les attaque dans leur pays, là-bas, à l'Est. Ils sont si misérables et puis étranges aussi, avec leurs vêtements noirs et leur allure si particulière. On ne les aime guère ici, même les Juifs allemands aimeraient qu'ils s'en aillent. Mais Victor répète que non, qu'il est de notre devoir de les aider, qu'ils changeront lorsqu'ils vivront en Eretz Israël, que la Palestine est l'avenir de tous les Juifs, même des plus arriérés.

Et moi, où pourrai-je aller si Victor et Lisa s'en vont en Palestine ?

Victor m'a serrée si fort que j'ai cru disparaitre. C'était sublime.

Mon père, Herr Ritschel, écrit de plus en plus souvent. Il exige que je lui rende visite à Bad Godesberg, envoie davantage d'argent. Je ne comprends pas ce qu'il veut. Dois-je y aller ? Maman me le conseille, Ritschel est un homme important qui pourrait m'ouvrir des portes. Papa Friedländer ne dit rien – il ne parle plus avec maman. Je n'ai pas envie de quitter Victor. Je ne sais pas ce que je dois faire.

Lisa a crié que je devrais davantage m'intéresser à elle, que jamais je n'épouserai son frère. J'ai pleuré, elle a pleuré et nous nous sommes réconciliées.

Je pars à Bad Godesberg. Je sens encore les au revoir de Victor sur ma peau.

Sur le quai de la gare, mon père n'est pas là. Je n'ai plus d'argent – j'ai mangé au wagon-restaurant du train, je ne voulais pas des provisions de maman que j'ai jetées par la fenêtre. Je vais mettre en gage la bague que papa Friedländer m'a offerte pour mes seize ans et j'irai à l'hôtel télégraphier.

Une vieille dame toute sèche qui dit être la mère de Herr Ritschel vient me chercher. Je monte pour la toute première fois dans une voiture sans chevaux. Je n'ose pas tourner la tête, je ne fais que sentir à ma droite la présence raide de ma grand-mère.

La maison de mon père est superbe. De l'espace, de la lumière, de beaux meubles assortis. Le personnel de maison porte de jolis costumes faits sur mesure. Ils sont trois autour de la table du petit-déjeuner. Je demande du sucre dans mon café au lait, personne ne répond. Je répète. Encore une fois, un peu plus fort. Personne ne semble m'entendre. Des larmes que je hais me viennent aux yeux. Je tente d'ignorer les *bâtarde* que je crois soufflées à mon oreille. Je demande à nouveau, aussi froidement que je le peux. Rien. Puis mon père arrive, on le salue – Herr Ritschel – et on m'apporte finalement mon sucre. Un jour, un jour, je serai reine, dans cette maison et dans toutes les autres.

Il ne me regarde pas, ne me touche pas, ne me sourit pas. Mon père est si différent de papa Friedländer ! Pourtant,

j'aime sa compagnie, son élégance, sa distinction, son autorité. Lorsque je suis auprès de lui, je suis quelqu'un, j'existe vraiment. Il m'explique longuement les principes du bouddhisme, qu'il estime fondamentaux. Il m'offre plusieurs ouvrages. Je suis impatiente d'en parler à Victor et Lisa, je suis persuadée qu'eux aussi trouveront cette pensée passionnante.

Je voyage en première classe, mon père l'a décidé ainsi. Il m'a donné de l'argent pour le restaurant du train, pas question de provisions. La pluie bat les vitres, j'aime le bruit régulier, presque hypnotique, de l'eau sur le verre. Mon père a dit que nous nous reverrions bientôt, je ne sais pas si je dois le croire et je ne suis même pas certaine de l'espérer. Je pense l'aimer, mon père, pourtant vivre quelques jours dans sa maison m'a fait mal. Je devrais être Fräulein Ritschel, mais je porte le nom d'un autre homme qui, lui, a bien voulu me le donner. Je devrais être respectée, admirée, aimée dans la maison de mon père, mais au lieu de cela, je me sens comme une étrangère aux semelles boueuses.

Berlin est si froide. Et cette satanée guerre qui ne cesse jamais ! J'en ai assez du manque de chauffage, du rationnement, des collectes pour l'effort de guerre. Heureusement, les bras de Victor me serrent.

Le maitre d'école nous renvoie toutes à la maison. Son visage tendu tourne dans toutes les directions. Des matelots se révoltent, ils porteraient des brassards rouges.

Victor craint la guerre civile, il dit que l'Allemagne n'est pas prête pour la Révolution. Il touche mes seins pour la première fois.

Des émeutes, des drapeaux rouges. J'entends des coups de feu, j'aimerais être chez les Arlosoroff. J'aimerais sentir leur chaleur, et puis son corps, à lui.

Que deviendrions-nous si la Révolution russe s'étendait jusqu'ici ? Je n'ai pas peur, je partirais en Palestine avec Victor et Lisa.

Le Kaiser abdique. C'en est fini de l'Empire.

Victor a déposé un petit paquet pour moi. Il a écrit de ne pas l'ouvrir avant le 11 novembre, mais je défais délicatement le ruban et glisse un œil dans la pochette. Un pendentif en argent, une étoile de David. J'attendrai bien le matin de mon anniversaire pour l'accrocher à mon cou, puis je ne l'enlèverai plus jamais.

Maman ne me laisse pas sortir de la maison. Elle est terrifiée à l'idée d'une guerre civile, ma pauvre maman, elle comprend bien mal les choses et se laisse si vite effrayer. Victor me manque affreusement.

Aujourd'hui, j'ai dix-sept ans, je n'aurai ni bougies ni cadeaux, mais l'armistice est signé. Et je porte enfin tout contre ma peau l'étoile de mon cher Victor.

« … D'après la seule confession du coupable, on peut procéder à la condamnation parce que l'hérésie étant un crime de l'esprit, ne peut souvent se prouver autrement que par l'aveu du criminel… »

Extrait du Manuel des Inquisiteurs à l'usage des Inquisitions d'Espagne et du Portugal*, Nicolas Eymeric, 1358*.

Lolvé TILLMANNS

La Fanatique

Cousu Mouche, 2024

Pressedossier
Dossier de presse
Materiale stampa

ch Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Haus der Kantone
Speichergasse 6, Postfach
CH-3001 Bern

+41 31 320 16 16
info@chstiftung.ch
www.chstiftung.ch
www.twitter.com/fondationch

Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Fondation pour la collaboration confédérale
Fondazione per la collaborazione confederale
Fundaziun per la collavuraziun federala

Pressestimmen

Le Regard Libre 30-10-2024 : « La Fanatique »: voyage au cœur de la haine

RTS 23-09-2024 : « La fanatique » de Lolvé Tillmanns interroge la soumission d'une femme à l'idéologie nazie

Le Léman Bleu 04-10-2024 : «La fanatique» au salon littéraire Mauvais genre

ch Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Haus der Kantone
Speichergasse 6, Postfach
CH-3001 Bern

+41 31 320 16 16
info@chstiftung.ch
www.chstiftung.ch
www.twitter.com/fondationch

Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Fondation pour la collaboration confédérale
Fondazione per la collaborazione confederale
Fundaziun per la collavuraziun federala